

# PREMIERE PARTIE - VOYAGE AUX ORIGINES

## INTRODUCTION

En juillet 1872, le *Journal des Économistes*, la vénérable revue du libéralisme français, publie un article d'une trentaine de pages, signé de Maurice Block et consacré au "Système de M. Karl Marx" <sup>1</sup>. Avec ce texte s'amorce, de la part des intellectuels français, un long processus de réception de l'œuvre du socialiste allemand, jusque là pratiquement inconnue. Les économistes sont longtemps presque seuls à lui prêter quelque attention. Ce n'est en effet qu'à l'extrême fin du siècle, à partir des années 1890, qu'une poignée de philosophes et des sociologues vont à leur tour "découvrir" Marx. Pourquoi dans ces conditions, se demandera-t-on, commencer cette recherche par un retour aux années 1840 ? Nous pourrions répondre que le *Journal des Économistes* fait référence à Marx déjà en 1846, et que la revue de Littré, *La Philosophie positive*, fait paraître pour la première fois en France, en 1868, un compte-rendu du *Capital*. Mais il ne s'agit là que d'indices d'une réalité plus importante.

Notre enquête a montré, pensons-nous, que l'accueil réservé à Marx par l'économie politique et la sociologie est fortement conditionné - au delà de facteurs plus conjoncturels, d'ailleurs importants - par une sorte de "configuration culturelle" propre à la France, différente de celle où s'insère Marx lui-même, et où s'exprime encore à la fin du siècle la puissance exceptionnelle du socialisme français, tel qu'il s'élabora dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Le fait n'étonnera pas, si l'on entend par configuration culturelle l'entrelacement des courants de pensée qui ont été façonnés par une histoire intellectuelle, qu'on ne saurait - surtout en

---

<sup>1</sup> Maurice BLOCK, " Les théoriciens du socialisme en Allemagne. I Système de M. Karl Marx ", *JDE* , 27 (79), juillet 1872, pp. 5-39.

France et au XIX<sup>e</sup> siècle - disjoindre d'une histoire politique et sociale particulièrement heurtée. A lire les économistes et les sociologues qui s'intéressent à Marx, il apparaît vite en effet que ces deux disciplines ont déjà eu, avant que l'écho de l'œuvre de Marx ne leur parvienne, à instruire le procès de doctrines socialistes qui, comme celle du théoricien allemand, projetaient une transformation radicale, voire subversive, de la société, tout en se revendiquant de la science. Mais cela ne signifie pas pour autant que leur rencontre avec Marx puisse s'envisager comme la simple répétition de leur affrontement avec ce premier socialisme français - même si nombre d'intellectuels, à l'époque, l'ont perçue en ces termes. En réalité, il apparaît bien plutôt que c'est justement leur expérience de ce premier socialisme qui a, pour une part notable, contribué à sculpter le profil de l'économie politique et de la sociologie telles qu'elles se présentent en France à la fin du siècle.

On touche là, semble-t-il, à l'une des singularités majeures de la configuration culturelle française, qui puise son origine au début du siècle lorsque, au lendemain de la Révolution, s'ébauchent *en même temps* le socialisme, le libéralisme économique, et les premiers linéaments de cette "science sociale" qui deviendra la sociologie. Cette naissance conjointe, que l'on ne retrouve pas chez nos voisins européens, mérite réflexion. Elle signale d'abord une sorte de spécificité partagée, entre ces trois courants, qui est à rechercher du côté de la science. Car ce premier socialisme, comme l'a démontré Ch. Prochasson, a dès le départ partie liée avec la science : "Il s'est construit, note-t-il, dans un monde de savants désireux d'articuler des propositions scientifiques sur le social. Par nature, le socialisme est ainsi au point de jonction de la science et de la politique. Il tente d'en conjuguer les genres<sup>2</sup>". Or cette dualité du scientifique et du politique est précisément ce qui situe le socialisme sur le terrain même où s'enracinent aussi l'économie politique et la sociologie. Ces deux disciplines en effet s'efforcent de combiner - d'une façon beaucoup plus immédiate que ne le font la philosophie et l'histoire, par exemple - les préoccupations proprement scientifiques avec la volonté d'être en prise directe sur la vie économique et sociale. En fait à l'époque, comme le premier

---

<sup>2</sup> Christophe PROCHASSON, *Les Intellectuels et le socialisme*, Paris, Plon, 1997, p. 74.

socialisme, l'économie politique et la "science sociale", selon des modalités différentes, tentent d'appréhender le lien social, l'insertion de l'individu dans la société. Ils le font aussi, avant 1848, dans des perspectives de réforme pacifique de la société qui, pour être inconciliables, n'excluent pas encore la confrontation des idées. Il était donc logique que, dès l'origine, la trajectoire des unes, l'économie et la sociologie encore embryonnaire, et de l'autre le socialisme - nés du même terreau - se côtoient et se croisent.

Et c'est bien là ce que l'on constate : ce premier socialisme interfère profondément dans le processus même de constitution de ces sciences sociales. De sorte que, lorsqu'à partir des années 1870 les théories de Marx pénètrent en France, c'est à une économie politique et à une sociologie organiquement marquées par près d'un demi-siècle de relations avec le socialisme français qu'elles vont se heurter. Des relations, doit-on ajouter, que l'on pourrait qualifier de passionnelles, tant elles sont le fait de frères ennemis, dressés les uns contre les autres par le traumatisme de deux révolutions qui, en 1848 comme en 1871, tournèrent à la guerre civile.

Au regard d'un passé qui se révèle si essentiel et si lourd, il nous semble donc qu'on ne peut chercher à penser la réception de l'œuvre de Marx par les sciences sociales françaises sans l'inscrire dans une "longue durée", autorisant à prendre en compte les principaux moments d'une expérience qui la conditionne si profondément. C'est là reconnaître que la puissance du premier socialisme français aide à déchiffrer la spécificité des lectures savantes de Marx en France, comme il est admis depuis longtemps qu'elle le fait de ses lectures militantes. Au demeurant, cette première partie ne se veut qu'une simple mise en perspective historique qui, en éclairant le poids du socialisme français dans la constitution des sciences sociales, permettrait de mieux prendre la mesure des difficultés de la pénétration en France de la pensée de Marx, comme aussi de l'impact qu'elle a pu avoir sur le développement de l'économie politique et de la sociologie françaises. Car les résistances suscitées par l'irruption de l'œuvre du socialiste allemand dans le monde des savants français renvoient autant à sa radicalité politique, qu'au fait qu'il relève d'une configuration culturelle autre. C'est également dans ce registre, celui

de la rencontre toujours complexe de cultures différentes, que peuvent se lire l'originalité et la singularité des interprétations auxquelles l'auteur du *Capital* a donné lieu dans notre pays.

\* \*

Reste à évoquer dans quelles conditions le socialisme français a joué dans la structuration des sciences sociales. Pour cela il nous faut interroger plus avant leur naissance conjointe, où s'origine leur devenir croisé. Elle eut lieu à l'aube du siècle, en un temps qui porte encore l'empreinte d'une des plus violentes secousses qu'ait connu la France. La Révolution de 1789 a brisé brutalement les relations sociales traditionnelles. Elle les a remplacées par des rapports politiques nouveaux, bâtis sur le modèle du contrat, c'est à dire impliquant l'atomisation de la société en individus libres et égaux en droits. Mais la forme encore fragile de cette construction démocratique initiale ne survécut pas longtemps aux différentes dérives autoritaires qui se succédèrent. Si bien que la société, au lendemain du séisme révolutionnaire, pouvait à bon droit passer pour un champs de ruines.

Dans cette situation l'effervescence intellectuelle, si remarquable, qui se déploie dans les deux premières décennies du siècle, est comme sous-tendue par la question du lien social : quelle est sa nature, comment le reconstruire ou, à tout le moins, le consolider ? En schématisant les choses, on peut considérer que trois types de réponses s'élaborent, que l'on caractérisera - en suivant Louis Dumont - comme relevant d'une gamme qui s'étire du "holisme" à l'individualisme. Il nous semble en effet que la distinction des conceptions holistes/individualistes, introduite par Louis Dumont, éclaire singulièrement le foisonnement des idées du temps. La première réponse est celle des penseurs catholiques, J. de Maistre et le vicomte de Bonald. Ils fustigent la Révolution, mais plus encore l'idéologie des Lumières, son sensualisme et son individualisme. Leur conception est celle d'une société qui prime sur l'individu, une

société structurée hiérarchiquement et où le lien entre les hommes est renforcé par un pouvoir spirituel, appuyé sur la morale et la religion. Cette conception holiste de la société, dans la mesure où elle inspirera fortement Le Play, constituera l'une des origines de la sociologie française. A l'opposé, la conception individualiste trouve, selon L. Dumont, son expression la plus achevée dans l'économie politique. La représentation de la société qu'elle implique s'enracine dans l'esprit des Lumières. Elle en retient le rationalisme, débouchant sur la science, et l'individualisme profond qui voit l'homme comme un individu isolé, un sujet libre, dont le rapport aux autres passe d'abord par le rapport aux choses. "L'avoir" y prime sur "l'être", de sorte que la société, qui a pour but le bonheur individuel, s'organise avant tout dans l'échange marchand. Les individus sont liés entre eux par le marché, tandis que la sphère économique, coupée de la morale et de la politique, s'affirme comme autonome. La naissance du libéralisme économique français, avec J.B. Say, s'inscrit évidemment dans ce cadre.

Quant au socialisme, il est, explique L. Dumont, une "forme nouvelle et originale, (qui) retrouve la préoccupation du tout social et conserve un legs de la Révolution. Il combine des aspects individualistes et des aspects holistes<sup>3</sup>". Ce mélange des genres est bien, nous semble-t-il, ce qui permet de rendre compte de l'originalité d'un Saint-Simon ou d'un Fourier. Saint-Simon, le "père" du socialisme et de la "science sociale", n'est pas loin de Bonald quand il s'attache à décrypter le fonctionnement et l'évolution de cette totalité qu'est la société, organisée autour d'un double pouvoir -temporel et spirituel. Mais en même temps sa proximité avec J. B. Say est indéniable. Leur rationalisme est comparable, comme l'est aussi leur souci prioritaire de la croissance économique, reléguant à l'arrière-plan la politique proprement dite. Quant à Fourier, lui aussi mêle clairement holisme et individualisme dans sa conception d'une organisation collective de la production et de la vie, fondée sur le jeu des passions des individus, et destinée à les satisfaire.

Il apparaît ainsi que, dès les années 1820, se trouvent posées les fondations théoriques de ce qui allait devenir le socialisme, l'économie

---

<sup>3</sup> Louis DUMONT, *Essais sur l'individualisme*, Paris, Le Seuil, 1983, p. 113.

politique et la sociologie. Mais il est clair, en même temps, qu'aucun clivage strict n'existe encore entre ces trois types de regards portés sur la société. La chose est particulièrement notable entre ceux que Durkheim désignait comme "deux frères ennemis"<sup>4</sup>, l'économie politique et le socialisme, et qui vont se structurer les premiers.

Jean-Baptiste Say (1767-1832) et Saint-Simon (1760-1825), Sismondi (1773-1842) et Fourier (1772-1837) appartiennent à la même génération. Ils sont fils des Lumières, même si Saint-Simon et Fourier rejettent comme essentiellement négative la Révolution française. Tous prétendent faire œuvre scientifique, mettre la raison au service du progrès et du bonheur de l'humanité. Tous aussi, dans cette optique, centrent leur réflexion sur le fonctionnement économique de la société, n'assignant au politique qu'une mission secondaire et dérivée. Saint-Simon peut d'ailleurs par certains côtés - son industrialisme, ou la place éminente qu'il accorde aux savants - sembler plus proche de J. B. Say, qu'au reste il admire, que celui-ci ne l'est de Sismondi. Quant à ce dernier, bien qu'il soit un économiste reconnu par le fondateur du libéralisme français, il critique le règne de la concurrence illimitée avec une vigueur que ne désavouerait pas Fourier ; et il dénonce la paupérisation des prolétaires par l'industrie moderne en des termes qui le feront classer par Marx comme socialiste. Mais si aucune frontière nette ne s'impose encore, des divergences se font pourtant jour entre ces auteurs, où s'origine la différenciation à venir entre libéralisme et socialisme.

La doctrine de J. B. Say est la seule qui relève d'une autonomie quasi complète de la sphère économique. Celle-ci y est explicitement séparée de la politique, et implicitement de la morale, qui n'y interfère pratiquement pas. Il en résulte que sa théorie se préoccupe davantage de la production des richesses que de leur répartition. Say s'embarrasse ainsi fort peu des inégalités sociales. Quand il lui arrive de les mentionner, c'est pour affirmer qu'elles relèvent, pour l'essentiel, "de la nature des hommes

---

<sup>4</sup> Emile Durkheim, *Le Socialisme*, Paris, Alcan, 1928, réed. PUF, 1971, p. 99.

et des choses<sup>5</sup>". D'ailleurs à ses yeux, les lois générales qui règlent le monde social, et en particulier les principes de l'économie politique, "dérivent de la nature des choses, tout aussi sûrement que les lois du monde physique<sup>6</sup>". De cette conception très "naturaliste" de la science, il résulte donc que la science économique, qui explicite ces principes, ne laisse qu'une marge de manœuvre bien limitée à l'intervention volontaire des hommes. Celle-ci consiste principalement à empêcher que des ingérences intempestives, administratives ou politiques, ne viennent contrarier la liberté économique, et par là la croissance naturelle de la production.

La position de Sismondi, Saint-Simon et Fourier est, sur ces questions, tout à fait différente. Les trois auteurs sont beaucoup plus sensibles que J. B. Say à l'injustice qui préside à la répartition des produits. A la différence de celui-ci, ils en font un élément organique du système économique existant ; de sorte que leur pensée s'attache d'abord à la contestation de ses fondements. De plus, ces théories foncièrement critiques de l'organisation économique s'insèrent dans des conceptions générales d'ordre philosophique qui entretiennent une tension permanente entre un pôle éthique, et religieux, et un pôle proprement scientifique. De ce fait - et notamment pour Saint-Simon et Fourier, bien que de façon différente - la recherche des lois qui gouvernent l'ordre social débouche immédiatement sur des projets de réorganisation volontaire de la société. Pour eux donc, loin de "laisser faire" un ordre naturel, il revient aux hommes d'organiser leur propre monde social.

Les événements de 1830 vont révéler et accentuer ces divergences, mais il faudra attendre 1840 pour qu'émerge le *concept* de socialisme. C'est là, pensons-nous, l'une des manifestations majeures du rôle joué par le socialisme dans la construction de l'économie politique en France. Car celui qui, pour la première fois, regroupe Saint-Simon, Fourier et Owen sous le vocable de "socialistes", afin de les exclure de

---

<sup>5</sup> Jean-Baptiste Say, *Traité d'économie politique*, Paris, 1826, rééd. Calmann-Lévy, 1972, p. 384.

<sup>6</sup> *Ibid.*, "Discours préliminaire" (1826), p. 15.

l'économie politique où ils avaient jusque là leur place, est un économiste, Louis Reybaud. Or cette reconnaissance du socialisme par les économistes implique du même coup, comme on le verra, une sorte de recentrage de l'économie politique sur le libéralisme pur, avec lequel la nouvelle discipline scientifique allait désormais presque totalement fusionner.

Mais les interactions entre le socialisme et l'économie politique ne s'arrêtent pas là. Tous deux s'organisent en même temps, durant les années 1830 et 1840, quoique de manière très différente. L'ordonnement du socialisme reste en effet celui d'une nébuleuse, où s'opposent, plus qu'elles ne se rencontrent, des écoles marquées par les personnalités fort diverses des "réformateurs" qui les inspirent. L'économie politique, au contraire, se structure d'emblée sur un mode plus centralisé, autour d'une doctrine unique. La raison principale en est que les disciples de J. B. Say, loin d'être des penseurs marginaux, sont des intellectuels ou des hommes d'affaires fortement intégrés dans le tissu social, et pour qui le libéralisme signifie d'abord la conquête politique d'une liberté économique effective. C'est donc dans la bataille pour le libre-échange que se constitue en France l'économie politique. Ce qui la conduit à se donner la forme, très remarquable pour ce qui est aussi une discipline scientifique, d'un véritable "lobby"<sup>7</sup>.

Cependant le lobby des économistes ne se contente pas de ferrailer contre le protectionnisme. La confrontation idéologique avec le socialisme est permanente. Elle est le lieu où se forge une théorie du libéralisme pur qui signe la spécificité de l'économie politique française. Reprise et développée par les économistes après le traumatisme de 1848, le choc de la Commune consolidera pour plusieurs décennies cette doctrine où se lit l'exacte coïncidence de la science économique et d'un libéralisme particulièrement radical et intransigeant. On mesure par là combien le socialisme a contribué à modeler véritablement l'économie politique, par son existence théorique foisonnante d'abord, puis, à deux reprises par son irruption violente sur la scène politique. Façonnés au

---

<sup>7</sup> Lucette LE VAN-LEMESLE, "La promotion de l'économie politique en France au XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à son introduction dans les facultés (1815-1881)", *Revue d'Histoire moderne et contemporaine*, t. XXVII, avril-juin 1980, p. 273.

même creuset, les uns contre les autres, pendant plus de trente années d'une histoire tourmentée, socialistes et économistes français en ont été durablement marqués. Dans cette perspective, il n'est pas étonnant que les économistes, déjà bien organisés et dont l'argumentaire anti-socialiste est rôdé, ayant l'œil exercé et l'oreille aux aguets, aient été les premiers à "découvrir" Marx.

(Je compte revenir plus tard sur la façon dont l'existence du socialisme - qui joue aussi un rôle dans le champ de la philosophie (cf Jannet et Renouvier) - intervient dans le processus de formation de la sociologie. Le problème est celui des rapports du positivisme et du socialisme. L'évolution des positions de Littré permet, je pense, de montrer qu'il y a à la fois proximité et rupture. Proximité, quand Littré déclare en août 1849 qu'il se propose de voir, sous le terme de socialisme, "la rénovation sociale toute entière et d'embrasser sous ce nom l'ensemble des opinions qui donnent à la révolution un objet autre que les réformes politiques". Mais en même temps, il distingue très nettement le socialisme qu'est, à ses yeux, le positivisme, de celui qui s'est exprimé en 1848 : "Il n'y a vraiment que deux socialismes. L'un disciple de l'économie politique. L'autre disciple de l'histoire, et convaincu qu'il n'y a de réforme radicale dans les choses que quand les esprits ont été radicalement réformés (...) C'est à ce dernier socialisme, inauguré par M. Comte sous le nom de philosophie positive, que j'appartiens" (décembre 1849). Littré cesse de se dire socialiste après la Commune. Mais auparavant, en 1868, il publie dans sa revue le 1er compte rendu du *Capital*, dans le cadre d'une rupture avec le jugement de Comte sur l'économie politique - que Littré met au rang de science.)